

Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée
Band: 15 (1894)
Heft: 8

Bibliographie: Bibliographie
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 27.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

capitale de Toffa ; mais il est probable que le gouvernement général sera prochainement transféré à Whydah, ville située dans le nouveau territoire annexé.

BIBLIOGRAPHIE ¹

D^r Oscar Baumann. DURCH MASSAÏLAND ZUR NILQUELLE. Berlin (Geographische Verlagshandlung Dietrich Reimer ; Inhaber : Hoefler und Vohren), 1894, in-4°, 386 p., ill. et cartes. Par l'importance de ses découvertes et la haute valeur des renseignements de toute nature qu'il a rapportés de son dernier voyage, le docteur autrichien Oscar Baumann peut être placé au premier rang des explorateurs scientifiques de l'Afrique. Chargé par le Comité anti-esclavagiste allemand d'explorer la contrée située au sud du lac Victoria, entre la côte et la partie septentrionale du Tanganyika, il s'est acquitté de sa mission avec une habileté consommée. Son succès principal, qui range à jamais son nom dans la longue liste des découvreurs, est d'avoir trouvé les fameuses sources du Nil. Avant lui et malgré les immortelles recherches des Speke, des Grant et des Stanley, le mystère planait encore sur le cours initial du grand fleuve, et Reclus pouvait dire en 1885, dans le tome X de sa *Nouvelle Géographie universelle* : « On cherche encore cette tête du Nil ; comme au temps de Lucain, personne n'a eu la gloire de voir le Nil naissant. » C'est à peu près sous le troisième degré de latitude sud, à une cinquantaine de kilomètres de la tête septentrionale du Tanganyika, que le D^r Baumann a eu la bonne fortune de reconnaître cette source, qui n'est autre que celle de la Kaghera, principal tributaire du lac Victoria ; les monts d'où s'échappe le Nil portent le nom de Missosi ya Mwesi, en français « Monts de la lune » — ce sont les célèbres montagnes si longtemps cherchées. A ces bonheurs s'est joint celui de la découverte des deux lacs Manyara et Eyassi. De vastes régions, totalement inconnues jusqu'ici, ont été explorées, et l'hydrographie de la côte méridionale du lac Victoria, en particulier de ses deux golfes de Speke et d'Emin pacha, a pu être définitivement établie. Pendant les quatorze mois qu'a duré l'expédition, 4000 kilomètres de route ont été relevés.

L'ouvrage qui relate les péripéties et les résultats de ce magnifique voyage est un des plus beaux qui aient paru depuis longtemps. La maison Dietrich Reimer, bien connue pour ses nombreuses et excellentes

¹ On peut se procurer à la librairie Georg & Co, à Genève et à Bâle, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.

publications géographiques, a voulu mettre le livre à la hauteur du sujet traité. Papier de luxe, impression typographique d'une remarquable netteté, nombreux dessins à la plume et autotypies dans le texte, merveilleuses phototypies en grandes planches hors texte, carte complète au $\frac{1}{1300000}$ et en couleurs de la région parcourue, rien n'a été épargné.

La description du voyage ne comprend que le tiers du volume dont elle forme la première partie. La deuxième partie traite de questions scientifiques : géographie physique de la région explorée, populations, importance du pays au point de vue économique. L'ouvrage se termine par des appendices sur la minéralogie, les plantes cultivées, les mollusques et les insectes de l'Afrique orientale allemande, etc., pour lesquels l'auteur s'est adjoint plusieurs collaborateurs.

P. Brunache. LE CENTRE DE L'AFRIQUE. AUTOUR DU TCHAD. Paris (F. Alcan), 1894, in-8°, 340 p., et ill., fr. 6. Les lecteurs de *L'Afrique* connaissent l'œuvre poursuivie par le Comité de l'Afrique française et les belles expéditions qui ont été organisées sous son patronage. Les noms de Crampel, de Dybowski et de Maistre resteront attachés à l'histoire de la colonisation africaine, car c'est grâce à ces missions mémorables que le Congo français a pu s'étendre vers le nord et atteindre le lac Tchad. Crampel a payé de sa vie son dévouement à la cause de la civilisation ; plus heureux, Maistre est parvenu à atteindre le Chari par le sud, à nouer des relations avec les musulmans du bassin du Tchad, et à conclure, au nom de son gouvernement, des traités formels avec les chefs. Cette région du Chari moyen, où tant de voyageurs de toute nationalité n'avaient pas réussi à pénétrer, c'est lui qui nous l'a révélée, et c'est par lui qu'une des dernières lacunes de la carte d'Afrique a pu être comblée. Partis six Français des postes de l'Oubangui, ils se trouvaient tous les six en rade d'Akassa, sur le paquebot qui ramenait la mission au pays natal. Quelque temps après, la France concluait avec l'Allemagne une convention avantageuse, qui lui assurait la possession de vastes territoires dans le centre africain.

A ceux qui veulent se rendre compte de l'importance de ces magnifiques voyages, de leurs difficultés et de leurs résultats, nous recommanderons de lire l'ouvrage que M. Brunache vient de faire paraître dans la collection de la Bibliothèque scientifique internationale. L'auteur, qui remplit le poste d'administrateur des communes mixtes de l'Algérie, a fait partie de ces expéditions, en qualité de second de MM. Dybowski et Maistre. Comme tel, il a été l'un de leurs collaborateurs les plus actifs, et a dû lui-même user d'initiative dans les circonstances difficiles. Ce sont

ses impressions de voyage, ses observations qu'il raconte jour par jour, dans une langue élégante et facile, relation de touriste africain, féconde en incidents sérieux ou comiques, en descriptions de la nature, en scènes de mœurs prises sur le vif. Des dessins croqués sur place par l'auteur et une bonne carte, dont l'échelle est assez grande pour que toutes les localités aient pu être indiquées, permettent de suivre sans peine le récit et de retirer de sa lecture un réel profit. Le livre est dédié à notre ami M. Charles Gauthiot, secrétaire général de la Société de géographie commerciale de Paris, qui joue un rôle si actif dans tout ce qui se rattache à la cause de l'expansion coloniale de la France.

UN ÉPISODE DE L'EXPANSION DE L'ANGLETERRE. Lettres au *Times* sur l'Afrique du sud. Traduites, avec l'autorisation spéciale du Conseil de rédaction du *Times*, par le colonel Baille. Avec une carte de l'Afrique australe. Paris (Armand Colin), 1893, in-18°, 286 p., fr. 3,50. Ces lettres, publiées l'année dernière dans le *Times*, ne se rapportent qu'à des pays occupés depuis assez longtemps par les blancs. A part une courte note sur les Matébélés, le volume est consacré à une description à vol d'oiseau de la ligne du Cap à Kimberley, du Transvaal méridional, de l'Etat d'Orange, du Basoutoland, du Pondoland et du Natal. Ces pages se lisent avec intérêt, car l'auteur sait mettre du pittoresque dans ses descriptions, et, d'autre part, il connaît à fond les questions d'ordre politique et économique, qu'il traite, cela va sans dire, au point de vue anglais. La traduction a été faite avec soin.

En parcourant ce volume, on a l'impression que les pays de l'Afrique australe sont entraînés par une évolution rapide vers de plus hautes destinées. La politique énergique du premier ministre du Cap, M. Cecil Rhodes, leur a donné un nouveau souffle de vie. Tandis que, dans les anciennes colonies, l'esprit d'entreprise se réveillait, un *rush*, c'est-à-dire une poussée, se produisait dans la direction des territoires du Zambèze. Il est fâcheux que, dans cette prise de possession, les armes perfectionnées des troupes « rhodiennes » jouent un trop grand rôle, et que, plutôt que de voir dans ces luttes sanglantes des événements très regrettables, dont il faudrait à tout prix éviter le retour, on les considère avec sérénité, comme les conséquences d'un principe fatal, régissant les rapports entre blancs et indigènes, et de l'expansion naturelle de la race anglo-saxonne. Ces lois qu'on dit indépendantes des acteurs du drame et qui les entraîneraient malgré eux, sont, en réalité, créées de toutes pièces pour les besoins de la cause. Qu'on procède avec lenteur et ménagement, qu'on remplace la force et la violence par la seule arme de la persuasion,

et elles tombent d'elles-mêmes comme de purs produits de l'imagination.

T.-G. de Guiraudon. BOLLE FULBE. MANUEL DE LA LANGUE FOULE PARLÉE DANS LA SÉNÉGAMBIE ET LE SOUDAN. Grammaire, textes, vocabulaire. Paris et Leipzig (H. Welter), 1894, in-8°, 144 p., fr. 7,50. L'auteur de cet ouvrage a fait dans le Fouta sénégalais deux séjours assez longs, qui lui ont permis d'apprendre la langue foule; malgré un incident très malheureux — perte de la caisse renfermant ses documents — il a pu, d'après ses souvenirs et grâce aux informations recueillies par d'autres, établir le lexique de ce langage. Quant à la partie grammaticale, elle est entièrement nouvelle; par un travail long et fort difficile, l'auteur a construit lui-même les règles et en a fourni l'explication. Au début du livre, il donne la liste des ouvrages publiés sur le sujet qu'il traite, en indiquant le parti qu'il en a tiré; la plupart n'ont pas grande valeur, parce qu'ils sont l'œuvre de simples résidents, missionnaires ou voyageurs, et non de linguistes. Aussi la tâche de M. de Guiraudon a-t-elle été considérable; lui-même, d'ailleurs, ne la considère pas comme terminée, car, à côté de mots dont il est sûr, il en reste encore beaucoup de douteux.

Le volume se présente bien; l'impression est excellente, la division méthodique et les explications très claires. L'auteur traite successivement dans la première partie les sujets suivants: alphabet, genre et nombre pronoms, racines, thèmes, lois phonétiques, verbes, substantifs, adjectifs, noms de nombre, prépositions, adverbes, phonétique, syntaxe. Dans la deuxième partie, il donne quelques textes originaux, qu'il traduit, et dans la troisième un vocabulaire français-foul. Enfin, l'ouvrage renferme en appendice quelques notes philologiques. Nous ne pouvons résister au désir de reproduire ici un conte foul cité par M. de Guiraudon.

Trois voyageurs trouvèrent un trésor sur leur route. Ils dirent: « Nous avons faim; l'un de nous va aller chercher de quoi manger. » Ils firent comme ils l'avaient dit; celui qui était allé chercher de quoi manger se dit à lui-même le long du chemin: « Je vais mettre du poison dans la viande; ils mourront, et de cette manière le trésor me restera. » Il exécuta son projet, et mit du poison dans la viande qu'il avait achetée. Les deux qui étaient restés en arrière se dirent de leur côté: « Lorsque celui qui est parti reviendra, tuons-le et partageons le trésor. » Celui qui était parti revint; il avait mis du poison dans la viande. Ils tuèrent leur camarade, et, après l'avoir tué, ils mangèrent la viande. Ils moururent eux aussi, et le trésor resta là.

Théodor Hertzka. UN VOYAGE A TERRE-LIBRE, COUP D'ŒIL SUR LA

SOCIÉTÉ DE L'AVENIR. Roman traduit de l'allemand, avec une introduction de T. de Wyzewa. Paris (Léon Challay), 1894, in-16°, 270 p., fr. 3,50. Cet ouvrage ne touche à la géographie africaine que par un bien petit côté. C'est avant tout un exposé de doctrine économique et sociale, revêtant la forme de relation d'un voyage exécuté en imagination par l'auteur. Il rappelle l'*Utopie* de Thomas Morus. Des hommes généreux, dégoûtés de la société moderne, où ils ne voient qu'injustices et imperfections, se sont réfugiés sur les plateaux salubres du Kénia et y ont fondé la république de Terre-Libre. Là ils dépouillent les préjugés, les règlements, les habitudes qui enserraient leur vie en Europe, et créent un ordre social nouveau, par lequel ils cherchent à concilier la plus grande somme possible de liberté individuelle avec la paix et le bonheur de la société tout entière. Un riche Autrichien, à l'âme douce et compatissante, rompt un beau mariage, parce qu'il ne trouve pas en sa fiancée les qualités de cœur qu'il considère comme essentielles, et, mécontent du monde, s'embarque sur le premier vapeur en partance pour Terre-Libre. Une fois arrivé, il en étudie l'organisation économique et l'explique en détail.

Cette description se lit avec intérêt ; beaucoup d'idées sont neuves et ingénieusement exposées ; d'un bout à l'autre du livre, on respire comme un vent d'humanité qui réconforte. Sans doute il y a bien des points faibles et des explications insuffisantes, en particulier celles qui concernent la famille et la religion ; sans doute aussi l'espèce humaine n'est envisagée que sous ses bons côtés, et l'auteur ne nous dit pas, d'une manière assez nette, comment, sous ce ciel nouveau, on combat les défauts et les vices que, par hérédité, nous tenons de nos ancêtres. Dans la préface, M. Hertzka écrit lui-même que son livre est une œuvre à tendance, dans le plus mauvais sens de ce mot. Mais, si grandes sont les préoccupations en cette fin de siècle, et si intense est le désir des hommes de marcher vers cette terre promise où ils comptent trouver le calme, par le travail et la pratique de la vertu, que cet ouvrage a eu l'honneur de plusieurs éditions, et que, traduit en diverses langues, il a obtenu partout un grand succès. Une expédition est même partie pour l'Afrique orientale dans le but de fonder « Terre-Libre » et de changer la fiction en réalité. Les hommes de bonne volonté ne peuvent que lui souhaiter une complète réussite.

Joseph Joubert. EN DAHABIEH DU CAIRE AUX CATARACTES. Paris (E. Dentu), gr. in-8°, ill., 476 p., fr. 7,50. L'Égypte attire et fascine ; M. Joubert est un de ceux qui ont goûté ses beautés et subi son influence. Dans un fort volume, il décrit les impressions qu'il a ressenties au cours d'un

voyage du Caire à la seconde cataracte, accompli dans une de ces barques, spéciales au Nil, appelées « dahabieh. » C'est l'excursion classique; combien de fois déjà n'en avons-nous pas lu le récit! Mais, à chaque relation nouvelle c'est un plaisir nouveau. On ne se lasse jamais de ces tableaux ensoleillés d'Orient, et de ces descriptions des cités vivantes et des villes mortes qui se succèdent le long du fleuve. Chaque voyageur met dans sa manière de voir et de raconter quelque chose qui n'appartient qu'à lui-même, et toutes ces vieilles choses, qui représentent le travail de tant de générations disparues, s'éclairent de lumières différentes, suivant les tendances et les passions de celui qui les contemple.

Que celui qui veut faire de nouveau connaissance avec la terre historique, celle dont on apprend le nom dès les premières semaines passées au collège, parce que c'est là que débent les annales humaines, prenne pour guide M. Joubert; il ne s'en repentira pas. Il serait difficile de trouver un conteur plus aimable, doublé d'un historien plus sagace. Sa description est captivante; on le suit pas à pas, avec tant d'intérêt qu'il semble que l'on va, que l'on vient, que l'on avance et que l'on s'attarde avec lui. Rues, places et édifices, scènes de mœurs, tableaux antiques, tout prend sous sa plume une couleur spéciale, faite d'ombre et de lumière, de réalisme et de poésie. Et quand on tourne la dernière page, on regrette autant que lui de voir fuir et s'effacer dans le lointain le radieux rivage de la terre des Pharaons.

E. M. Laumann. A LA CÔTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE. Paris (Firmin Didot et C^o), 1894, in-8°, 266 p., ill. et cartes, fr. 3,50. Chargé par le gouvernement d'une mission dans les territoires français des Rivières du Sud, M. Laumann a eu l'occasion de visiter Konakry, les estuaires du Rio Pongo et du Rio Nunez, ainsi que les tribus de la région côtière. Ce n'est pas un découvreur; il lui suffit d'être un écrivain charmant, qui plaît par son allure franche et sans prétention, par le pittoresque de ses descriptions, la netteté de son jugement. En promenant le lecteur d'un comptoir à l'autre, sur les fleuves ou à travers la brousse, au milieu des peuplades indigènes souvent en guerre les unes avec les autres, il lui montre les progrès accomplis depuis quelques années en ces lointains parages, et sait faire ressortir les richesses de la contrée et le parti qu'on pourrait en tirer.

Chemin faisant, la comparaison entre les deux genres de colonisation française et anglaise lui suggère des réflexions, dont l'une est si juste que nous nous en voudrions de ne pas la citer. « Ce qui fait la force d'expansion coloniale anglaise, dit-il, c'est la femme. La jeune fille anglaise suit

son mari partout où les intérêts de celui-ci l'appellent, et il n'y a pas, sur toute la côte d'Afrique, un seul comptoir anglais dépourvu de femmes. Dans les comptoirs français, il n'y a que des hommes vivant seuls, ne demandant qu'une chose : rentrer au plus vite dans le pays avec les quelques sous amassés et tenter autre chose. Parfois, et même le plus souvent, ils s'acoquinent avec une négresse qui les gruge et ne pense qu'à les voler.

« Chez les Anglais, la femme du chef du comptoir s'occupe de tout : lingerie, nourriture, soins. Souvent musicienne, elle est le charme de la table et du foyer; grâce à elle, les soirées sont charmantes et délassent l'esprit. Et puis, la présence d'une femme met toujours plus de courage et de patience dans la vie d'un homme. Par ses soins, la demeure devient plaisante, et, l'on ne vit que très peu au dehors.

« Chez nous, au contraire, après dîner, on va chez l'un ou l'autre, emportant du champagne à l'arçon de la selle, histoire de tuer le temps, et l'on gagne ainsi impatiemment la fin du séjour obligatoire pour revenir en France. Quelle femme assez courageuse consentirait à suivre son mari dans ces climats inhospitaliers, dans les solitudes torrides, loin de tout ce qui plaît tant à la Française : le bruit et les fêtes? »

Ce court extrait donne une idée de l'esprit et du ton du livre.

A. *Martineau*. MADAGASCAR EN 1894. Paris (Ernest Flammarion), 1894, gr. in-8°, 500 p. et carte, fr. 10. La question de Madagascar entre actuellement dans la phase aiguë. Que va-t-il résulter de la mission dont M. Le Myre de Vilers est chargé par le gouvernement français? Sera-ce la guerre, difficile et dangereuse, qui se terminera sans aucun doute par la victoire de la France, mais au prix de quels sacrifices? Sera-ce une déclaration plus explicite de soumission de la part des Hovas, qui accepteraient, mieux qu'ils ne l'ont fait jusqu'ici, le protectorat étranger? Il est difficile de se prononcer, mais, en tout cas, on peut dire que la grande île va entrer d'une façon plus complète dans le cercle d'influence européenne, et que, comme pour tant d'autres Etats, les jours de son gouvernement indigène sont comptés.

Si nous entrons dans ces considérations d'ordre politique, c'est que M. Martineau nous y invite par son livre. Il dit lui-même qu'il n'a réservé, dans son étude, qu'une place très restreinte à l'histoire, à la géographie et à l'ethnographie de Madagascar. Il lui a paru oiseux de reprendre ou de renouveler des descriptions déjà faites, et fort bien, par les voyageurs. Il s'est proposé plutôt d'examiner la politique suivie par la France depuis 1882, époque à laquelle ont commencé les difficultés de cette puissance

avec le gouvernement hova, d'étudier l'esprit des Malgaches, leur tempérament, leur organisation politique, leurs institutions et leur armée, d'apprécier les différentes influences qui peuvent gêner l'action de la France ou la servir, enfin de supputer le profit que les intérêts français peuvent tirer de la possession définitive de l'île. La conclusion est simple : le moment est venu pour la France d'établir définitivement son autorité à Madagascar, en employant s'il le faut la force. Une fois les Hovas soumis, il ne faudra pas annexer l'île et en faire une colonie directe comme l'Algérie ; il sera préférable d'y établir un protectorat comme c'est le cas à Tunis. La reine et le premier ministre resteraient en fonctions et recevraient une liste civile, mais la réalité du pouvoir appartiendrait au résident général français, qui présiderait effectivement aux relations extérieures de Madagascar et acquerrait un droit de surveillance sur l'administration intérieure du royaume, sur la perception des impôts et l'emploi des fonds publics.

Tel est l'objet de cet ouvrage. L'auteur se défend d'avoir fait une œuvre partielle. Il a cherché à faire taire en lui le Français, ne voulant être influencé ni par des sympathies légitimes ni par des antipathies involontaires. A-t-il complètement réussi ? Aux lecteurs du livre de donner la réponse.

Emile Masqueray. SOUVENIRS ET VISIONS D'AFRIQUE. Paris (E. Dentu). 1894, in-8°, 444 p., fr. 3,50. C'est un recueil de monographies, de récits et de courtes descriptions, que M. Masqueray offre aujourd'hui au public. Quelle pourrait être la terre d'Afrique dont il parle, sinon l'Algérie, où l'éminent écrivain s'est fixé, et d'où il envoie aux journaux et aux revues de France de précieuses études sur ce monde curieux d'outre-Méditerranée, qu'il sait, comme personne, comprendre et sentir. Qu'on lise ses tableaux de la nature, sa comparaison du printemps algérien et du printemps normand, ses descriptions de l'Atlas et du Sahara, ou ses peintures de mœurs, ses portraits de marabouts ou de femmes arabes, partout l'on retrouvera un même souci de la forme, de belles images, grandioses ou gracieuses, une réelle originalité. Celui qui veut connaître l'Afrique doit sans doute prendre pour base de son étude les travaux des cartographes et les ouvrages de fond décrivant le pays d'une manière systématique et complète, mais il ne doit point négliger les ouvrages du genre de celui que nous annonçons, car ils leur donneront le secret des âmes et des choses ; pour être moins savants, ils sont plus riches en couleurs, parfois même plus féconds en idées, et presque aussi instructifs.

A. Merensky. DEUTSCHE ARBEIT AM NYASSA (Deutsch-Ost-Afrika). Berlin

(Buchhandlung der Berliner evangelischen Missions-Gesellschaft), 1894, gr. in-8°, 368 p., ill. et cart., m. 5. Le pays situé au nord du Nyassa n'est connu que depuis peu de temps et n'a pas encore attiré l'attention au même degré que d'autres territoires. D'après les descriptions des voyageurs Thomson, Elton et Giraud, et les récits des missionnaires ou des marchands anglais établis dans les contrées voisines, c'est une des régions les plus riches de l'Afrique et aussi une des plus saines, à cause de son altitude et de ses montagnes. On ne peut donc que féliciter les missions des Frères moraves et la Société des missions évangéliques de Berlin de s'être décidées à fonder des stations dans ce pays, qui fait partie depuis 1890 du territoire de l'Afrique orientale allemande. Actuellement, il existe au nord du Nyassa 5 stations et 15 travailleurs européens, missionnaires et hommes de métier. Dans la même région, le major Wissmann a fondé le poste militaire de Langenburg.

Dans son ouvrage, M. Merensky raconte l'expédition des missionnaires de Berlin, allant sous sa direction s'établir dans ces lointains parages; puis il décrit le pays et ses habitants, les Konde, et fait ensuite l'historique de la fondation de chacune des stations qui constituent la petite colonie allemande du Nyassa. La narration est intéressante et se lit avec plaisir. L'ouvrage est parsemé de gravures obtenues par l'autotypie, et se termine par une bonne carte en couleur.

Edouard Petit. ORGANISATION DES COLONIES FRANÇAISES ET DES PAYS DE PROTECTORAT. Tome I. Paris et Nancy (Berger-Levrault et C°), 1894, gr. in-8°, 685 p., 12 fr. Comme le dit l'avis annonçant la publication de ce bel ouvrage, la connaissance des principes de l'organisation si complexe de l'Administration coloniale française est actuellement nécessaire pour beaucoup de carrières : administrations diverses, diplomatie, etc. ; elle s'impose à l'homme politique, qui ne peut désormais rester étranger aux affaires coloniales; elle est obligatoire pour ceux qui prennent part, à quelque titre que ce soit, à la gestion des choses publiques dans les établissements d'outre-mer : gouverneurs, directeurs de l'intérieur, fonctionnaires de toutes les administrations civiles, officiers en service aux colonies, magistrats, professeurs, etc. Les économistes et les négociants qui s'occupent théoriquement ou pratiquement des questions de colonisation, d'émigration ou d'exportation, en ont également besoin.

Le présent ouvrage de M. Edouard Petit, sous-chef de bureau à l'Administration centrale des colonies et professeur du cours d'organisation des colonies à l'École coloniale, répond à tous ces desiderata. Il comprend deux volumes grand in-8°, d'environ 700 pages chacun. Des divisions extrêmement simples et des plus méthodiques, des tables soigneusement

établies, facilitent l'étude des différents sujets traités et rendent la consultation aisée. Les textes que l'auteur a cru nécessaire de reproduire à l'appui de sa doctrine sont imprimés en caractères spéciaux de citation.

Voici les titres des grandes divisions du premier volume, écrit tout entier de la main de M. Petit : Situation actuelle du domaine colonial de la France et principes généraux qui président à l'organisation des colonies ; organisation de l'administration coloniale en France et dans les colonies ; régime politique et assemblées élues ; étude du personnel colonial ; garde et défense des colonies ; régime financier ; impôts ; régime monétaire.

Le second volume comprendra l'organisation complète des services pénitentiaires (transportation, relégation, régime des prisons locales) ; le régime économique ; l'organisation de l'instruction publique, de la justice et des cultes ; le régime commercial et la colonisation libre. M. Petit s'est adjoint comme collaborateurs, pour cette seconde partie, son collègue M. Blondel, sous-chef du bureau des Affaires économiques à l'Administration centrale des colonies, et M. You, rédacteur au bureau de la Justice, de l'Instruction publique et des Cultes, qui décrira l'organisation de ces services, en prenant pour base les conférences faites sur les mêmes sujets par M. Petit lui-même à l'École coloniale.

Cet important ouvrage vient à son heure. Grâce à ses merveilleuses ressources et à l'état de paix dont jouit actuellement l'Europe, la France étend sans cesse son domaine d'outre-mer ; l'opinion publique, jadis réfractaire aux expéditions lointaines, les juge plus favorablement, surtout depuis que le clairon de la victoire, toujours si agréable à entendre pour une oreille française, retentit successivement sur divers points du monde. Il y a là une orientation nouvelle de la politique française, dont témoigne la création récente d'un ministère des colonies. Pour nous, qui voyons avec plaisir tout mouvement d'expansion coloniale, lorsqu'il est basé sur des principes de justice et de morale, nous ne pouvons que nous réjouir de cette extension de la puissance de la France, et cela d'autant plus que nous croyons que la colonisation française, pour être moins féconde en résultats immédiats que celle d'autres puissances, sera toujours empreinte d'un caractère d'humanité. Ce que nous pourrions souhaiter, en nous faisant l'interprète des doléances des colons eux-mêmes, ce serait de voir l'Administration coloniale perdre son caractère souvent trop bureaucratique, et laisser aux colons plus de liberté d'allures et une plus grande initiative.

A. de Préville. LES SOCIÉTÉS AFRICAINES, LEUR ORIGINE, LEUR ÉVOLUTION ET LEUR AVENIR. Paris (Firmin Didot), 1894, in-8°, 345 p. et 10

cartes, fr. 3,50. L'Afrique, maintenant connue dans ses grandes lignes, physiquement et biologiquement, peut être prise comme objet d'une étude ethnographique plus serrée qu'autrefois, en y appliquant la méthode nouvelle et féconde de la science sociale. Envisageant le continent dans son ensemble et compulsant les récits des voyageurs, pour recueillir tous les renseignements possibles sur le genre de vie des indigènes, M. A. de Préville s'est proposé de classer méthodiquement les divers groupes de population. Il a divisé l'Afrique en quatre grandes zones sociales, d'après les conditions locales qui fixent le genre de travail auquel les habitants demandent, dans chaque zone, leurs principales ressources. Successivement passent sous les yeux du lecteur les sociétés de pasteurs nomades, occupant la zone des déserts du nord ; les noirs des hautes montagnes de l'est, qui pratiquent le pâturage transhumant ; les habitants de la zone des savanes et des déserts du sud, Hottentots et Cafres, Boërs et colons anglais ; enfin les nègres chasseurs, qui peuplent le centre du continent et qui se maintiennent à l'état de populations denses, grâce à la culture du manioc, de l'éleuzine, du dourzali, à la cueillette de la banane et à l'exploitation des troupeaux sédentaires du Nil Blanc. — Chaque zone sociale se subdivise en diverses régions, répondant à des modifications importantes du travail.

Ce n'est pas tout. Dans un dernier chapitre, l'auteur note et s'efforce d'expliquer les relations existant entre les diverses sociétés africaines, ainsi que celles qui naissent aujourd'hui du contact entre les noirs et les blancs. Cela le conduit naturellement aux questions touchant la régénération sociale de la race noire. C'est sur ce sujet, si actuel et si important, que se ferme cet excellent livre, fécond en aperçus nouveaux, sorte de grande synthèse de milliers d'informations éparses dans les récits de voyages.

Olivier de Sanderval. SOUDAN FRANÇAIS, KAHÉL, CARNET DE VOYAGE. Paris (Félix Alcan), 1893, gr. in-8°, 442 p. ill. et 5 cartes, fr. 8. Le Kahel est un plateau faisant partie du Fouta-Djalon, pays situé à l'est des possessions françaises des Rivières du Sud ; c'est une des contrées les mieux situées et les plus saines de l'Afrique, à cause de son élévation. De nombreux cours d'eaux en descendent pour se diriger vers le Sénégal ou directement vers l'Atlantique. La race qui l'habite est forte et bien douée. Aussi la possession de ce territoire tenait-elle au cœur de ses voisins européens, Français et Anglais, qui y envoyèrent un certain nombre d'expéditions. S'il échut aux premiers, ils en sont en partie redevables au voyageur dont nous annonçons le dernier ouvrage, M. Olivier de Sanderval, qui, par ses explorations successives, a contribué à faire connaître le

pays et à nouer des relations avec les indigènes. C'est au récit de ses voyages qu'est consacré ce livre, orné de jolies vignettes et de plusieurs cartes, et qui débute par une autobiographie.

Gustave Uhl. EMIN PASCHA UND DIE DEUTSCHEN BESITZUNGEN IN OSTAFRIKA. Leipzig (Verlag von Gustav Uhl), 1894, in-8°, 42 p., 50 pf. Dans cette substantielle brochure, M. Uhl expose l'histoire de la colonisation allemande, en commençant par la tentative faite par Frédéric-Guillaume de Brandebourg au XVII^{me} siècle. Emin Pacha occupe une place d'honneur parmi les explorateurs et colonisateurs allemands cités; sa biographie est bien traitée et l'ensemble de son œuvre nettement caractérisé. Après avoir conduit son récit jusqu'à l'époque actuelle, l'auteur décrit les possessions allemandes de l'Afrique orientale et montre le parti que l'on pourra en tirer. C'est presque un enthousiaste, et, tout en constatant combien il reste à faire dans ces contrées si neuves, il ne doute pas que l'Allemagne n'en retire dans l'avenir un profit considérable.

Arthur Silva White. LE DÉVELOPPEMENT DE L'AFRIQUE. Traduit de l'anglais sur la 2^{me} édition, par le Dr E. Verrier et M^{lle} L. Lindsay; avec 14 cartes gravées et coloriées par M. E. G. Ravenstein, et une 15^{me} carte, sur la valeur des terres africaines, par M. A. Silva White. Bruxelles (Falk), 1894, in-8°. Il y a trois ans, nous avons rendu compte de cet ouvrage d'après l'édition originale. Nous maintenons notre appréciation, toute favorable, et nous renouvelons au public français notre recommandation de lire et d'étudier l'exposé de M. Silva White avec toute l'attention qu'il mérite; il est actuellement peu de livres qui puissent mieux faire comprendre les conditions géographiques et politiques de l'Afrique, et guider avec plus de sûreté les hommes d'État dans la direction des affaires coloniales de ce grand continent. La traduction française a été faite avec soin et compétence; le Dr L. Verrier est membre du Conseil supérieur des colonies et secrétaire perpétuel de la Société africaine de France; M^{lle} Lindsay est archiviste de cette dernière association. M. Silva White a mis l'ouvrage à jour, en donnant le résultat des traités signés par les puissances européennes en Afrique, et en mentionnant les progrès des explorations géographiques et des établissements politiques. L'un des plus habiles cartographes du Royaume-Uni, M. Ravenstein, a bien voulu permettre aux traducteurs d'utiliser les nombreuses cartes qui illustraient l'édition anglaise; les noms sont écrits avec l'orthographe française, mais les indications de degrés Fahrenheit, de pieds et de pouces ont été maintenues, ce qui obligera le public français à faire la conversion de ces mesures, opération d'ailleurs aisée.
